



**Norois**

Environnement, aménagement, société

200 | 2006/3

**Technopôles : un concept dépassé ?**

---

## La qualité de vie des villes du savoir

*Quality of life of knowledge-based cities*

**Rémy tremblay**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/norois/1834>

DOI : 10.4000/norois.1834

ISBN : 978-2-7535-1548-2

ISSN : 1760-8546

### Éditeur

Presses universitaires de Rennes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

ISBN : 978-2-7535-0342-7

ISSN : 0029-182X

### Référence électronique

Rémy tremblay, « La qualité de vie des villes du savoir », *Norois* [En ligne], 200 | 2006/3, mis en ligne le 12 décembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/norois/1834> ; DOI : 10.4000/norois.1834

---

**Note**

**LA QUALITÉ DE VIE DES VILLES DU SAVOIR**

---

RÉMY TREMBLAY

TÉLÉ-UNIVERSITÉ – UNIVERSITÉ DU QUÉBEC (MONTRÉAL)

*remy\_tremblay@teluq.uqam.ca*

RÉSUMÉ

*Dans le contexte de l'économie du savoir, il semblerait que la qualité de vie soit un critère fondamental pour attirer la main-d'œuvre la plus qualifiée et les entreprises de haute technologie. R. Florida prétend même que les résidents de ces villes seraient tolérants envers les minorités ethniques et les homosexuels. Mais qu'en est-il vraiment ? Les talents sont-ils sensibles à la qualité de vie urbaine ? Les villes de l'économie du savoir sont-elles nécessairement celles ayant la meilleure qualité de vie ? Dans le cadre de nos recherches, nous souhaitons démontrer que les villes du savoir en Amérique du Nord ne sont pas nécessairement celles ayant la meilleure qualité de vie. D'autant plus que la qualité de vie est un concept on ne peut plus subjectif, sans compter que les talents n'ont pas tous les mêmes aspirations professionnels et personnels.*

MOTS CLÉS : *Entreprise de haute technologie – Qualité de vie – Ville du savoir.*

ABSTRACT

***Quality of life of knowledge-based cities***

*In the context of the new economy quality of life of knowledge-based cities seems to be a fundamental criteria to attract the best skilled-labour, as well as high-tech firms. R. Florida even pretends that residents living in these cities must tolerant towards ethnic minorities and gays. But is it really the case? Are talents sensitive to urban quality of life? Are knowledge-based cities necessarily those with the best quality of life? Our research aims to demonstrate that knowledge-based cities in North America are not necessarily those with the best quality of life. In fact, not only is quality of life a very subjective concept but talents do not have the same professional and personal aspirations.*

KEY WORDS : *High-tech Firm – Knowledge-based Citie – Quality of Life.*

Nombre de palmarès (*rankings*) de villes du savoir publiés par des revues scientifiques et destinés au grand public suggèrent que toute ville qui souhaite s'intégrer à l'économie du savoir doit jouir d'une « bonne » qualité de vie. Ces études tentent également de démontrer que les villes gagnantes auraient une vie culturelle et artistique très animée, qu'elles seraient propres et qu'elles posséderaient un centre-ville accueillant et sécuritaire. R. Florida (2002) prétend même que les

résidents de ces villes seraient caractérisés par une plus grande tolérance envers les minorités ethniques et les homosexuels. Cette soi-disant recette gagnante fait boule de neige depuis quelques années, alors les gouvernements municipaux et les organismes de relance économique d'un nombre croissant de villes à travers le monde, ayant le potentiel de devenir des villes du savoir, investissent de plus en plus dans la promotion de leur qualité de vie, espérant que les compagnies de haute technologie et les talents viendront s'y installer.

Mais qu'est-ce que la qualité de vie signifie dans le contexte de l'économie du savoir ? Est-ce un concept utile ? Peut-on mesurer un concept aussi subjectif ? Les compagnies de haute technologie se préoccupent-elles du cadre de vie urbain dans lequel leurs employés souhaitent s'épanouir ? Les talents sont-ils aussi sensibles qu'on le prétend à cette soi-disant qualité de vie urbaine ? Les villes de l'économie du savoir sont-elles nécessairement celles ayant la meilleure « qualité de vie » ? Puisque la notion de qualité de vie urbaine est multiple et complexe, nous proposons d'en évaluer l'utilité. Pour ce faire, nous envisageons de développer dans le cadre de notre chaire de recherche du Canada sur les villes du savoir des indicateurs statistiques sociaux, culturels et environnementaux afin de déterminer s'il existe un lien entre ceux-ci et la bonne ou mauvaise performance économique des villes du savoir nord-américaines.

## **Déterminer les liens entre la qualité de vie urbaine et la localisation des talents**

L'économie du savoir a obligé les villes qui veulent demeurer compétitives à repenser leurs façons de faire. Dans l'économie traditionnelle, la clé du succès reposait sur la réduction des coûts de la matière première, de la main-d'œuvre et du transport. Afin d'être compétitives, les villes devaient donc être en mesure de fournir aux firmes des infrastructures de transports développées, des terrains peu dispendieux, une main-d'œuvre abordable et hautement productive et, souvent, des avantages fiscaux. L'environnement naturel servait avant tout de réservoir de matières premières ou encore de dépotoir. Dans l'économie du savoir, les villes les plus compétitives sont celles qui peuvent rapidement transformer une idée, une invention en un produit commercial. Les villes qui réussissent à percer dans l'économie du savoir disposent d'un capital de risque abondant, de centres d'aide aux PME et autres réseaux d'affaires dynamiques et, surtout, d'un capital humain hautement scolarisé (Saxenian, 1994 ; Devol, 1999). De plus, les villes du savoir doivent être en mesure de produire, de garder et d'attirer les cerveaux chez elles. Ceci ne signifie pas pour autant que la localisation soit devenue une dimension économique désuète, bien au contraire. Comme en témoigne la Silicon Valley, la concentration spatiale des activités économiques, même de pointe, demeure fondamentale (Kotkin, 2000). Ce qui diffère dans l'économie du savoir, c'est l'importance primordiale pour les firmes (au moment de se localiser) d'avoir accès, de garder et d'attirer des talents dans une ville.

Selon certaines études (Gottlieb, 1995 ; Florida, 2002, 2005 ; Gerlter *et al.*, 2002 ; Walcott, 2002), les talents choisissent la ville qui correspond le mieux à leurs aspirations personnelles, familiales et professionnelles, amenant les firmes de recherche et de fabrication de matériel en haute technologie à se localiser dans les villes offrant une bonne qualité de vie (paysage attrayant, climat doux, faible taux de criminalité, vie urbaine animée, nombreux musées accessibles, réseau étendu de pistes cyclables, réseau de transport en commun efficace, bonnes écoles, etc.). En effet, les cerveaux étant très mobiles et en grande demande, des chercheurs se sont penchés sur le rôle de la qualité de vie dans l'attraction et la rétention des talents dans les villes du savoir. Cependant, bien des chercheurs ont des réserves quant à la définition du concept de qualité de vie, tel qu'utilisé dans les études sur la compétitivité urbaine.

Pour J. Kotkin (2000) et J. Kotkin et F. Siegel (1999), les critères de qualité de vie urbaine auxquels les talents porteraient une attention particulière seraient plutôt le coût de la vie, le temps de *navettage* et le degré de stimulation intellectuelle et sociale dans leur domaine. Contrairement à R. Florida, J. Kotkin croit que les talents sont peu préoccupés par ce qui se passe au centre-

ville. Ils aiment se regrouper en communautés dans ce qu'il appelle des *Nerdistans*, c'est-à-dire des banlieues de style « campus » regroupant plusieurs firmes de haute technologie aux allures post-modernes et autour desquels résident des milliers d'employés et leur famille. Toujours d'après J. Kotkin, les ingénieurs recherchent ce type d'environnement parce qu'il est pratique, nouveau et qu'il correspond à leur esprit « cartésien ». La Jolla en périphérie de San Diego et Cary près de Raleigh correspondent bien au concept de *Nerdistan*. Ainsi, selon eux, les villes qui souhaitent participer à l'économie du savoir ont moins besoin d'être *cools* que d'être attirantes et accueillantes pour les jeunes familles scolarisées.

M. Castells et P. Hall (1994), pour leurs parts, sont plus catégoriques, croyant que les talents cherchent d'abord et avant tout un milieu de travail intellectuellement stimulant, sans plus : « *People do not live in milieux of innovation because of quality of their life or beauty of their nature... they rely on the simple and fundamental fact that of being the depository of the most advanced knowledge in electronics and on its capacity to generate the next generation of such knowledge by processing the flows of information through its social networks and professional organizations.* »

## La théorie de la classe créative de Richard Florida et les critiques des universitaires

L'ouvrage de R. Florida (2002), *The Rise of the Creative Class*, portant sur l'importance fondamentale qu'accordent les talents à la qualité de vie urbaine, a attiré l'attention de centaines de spécialistes en études urbaines en Amérique du Nord et en Europe. Mais qu'est-ce que la théorie de la classe créative au juste ? Elle est fonction d'une classe de travailleurs à l'esprit créateur, fortement scolarisés et mobiles, qui accorderaient autant de valeur au lieu qu'ils habitent, qu'à l'emploi qu'ils occupent. Tout l'enjeu, nous dit R. Florida, est donc de connaître les facteurs de localisation non pas tant des industries de pointe, mais bien de cette main-d'œuvre créative dont elles ont besoin. R. Florida conclut de ses travaux que les lieux qui répondent le mieux à leurs attentes sont des villes cosmopolites et hétérogènes, tolérantes et ouvertes, où l'offre culturelle est importante et la culture urbaine « authentique », la recherche d'authenticité rimant ici avec la diversité culturelle sous toutes ses formes. Pour l'urbaniste R. Florida, la créativité culturelle d'une ville, mais aussi la diversité de son tissu socioculturel (mesurées au nombre de ses artistes, de sa communauté homosexuelle et de sa population immigrante) constituent non seulement un facteur d'attractivité et de rétention de ressources et d'expertises qualifiées, mais également, de façon plus diffuse, un facteur de stimulation de l'innovation. Puisque toute la pensée floridienne repose sur un index et des classements, elle est à la fois source de critiques théoriques et méthodologiques.

Le sociologue R. Lang (2006) fait une critique assez négative de la théorie de R. Florida, qu'il qualifie, pour être plus précis, de « métathéorie » aucunement innovatrice et fortement inspirée des travaux du sociologue C. Fischer. Comme J. Kotkin (2000), Lang croit que R. Florida ne prend en compte qu'une fraction de la classe créative pour ensuite généraliser sur son comportement sociospatial. Selon R. Lang, la classe créative se concentre dans les régions métropolitaines qui comptent un grand nombre de sous-cultures. Il s'agirait donc moins d'une problématique de qualité de vie et de lieu que de taille et de densité (à l'exception des petites villes ayant de grandes universités de recherche, dont Yale, Penn State, Dartmouth, etc.).

M. Roy-Valex (2006) a elle aussi bien identifié les faiblesses de la théorie floridienne. D'abord, elle a souligné avec justesse le caractère très vague des concepts, dont celui de « classe créative » qui ne compte pas moins d'un travailleur américain sur 3, ou 38 millions, selon Florida. Qui sont-ils ? Comme le rappelle M. Roy-Valex « autour d'un premier noyau d'emplois constitué des professions et des activités exigeant le plus de "capital créatif" gravite un second groupe tout aussi éclectique de travailleurs, composé de cadres et de professionnels à l'esprit créateur, d'avocats, de professionnels de la santé et de la finance ». M. Roy-Valex (2006) soulève également certaines des critiques les plus fréquentes faites par les antagonistes de R. Florida. L'une d'elles, que J. Kotkin mentionne dans la plupart de ses écrits contre la théorie de la classe créative, est que le discours

de Florida est élitiste et qu'il s'adresse principalement aux célibataires, jeunes couples et *geeks* habitant les centres-villes.

## Dépasser l'approche floridienne

Dans cette perspective, le programme de recherche de notre chaire permettra de pousser beaucoup plus loin notre réflexion sur la qualité de vie des villes du savoir et de répondre à des questions toujours sans réponse, ou répondu sans véritable fondement.

D'abord, qu'est-ce que la « qualité de vie » ? Comment ce concept est-il défini et exploité dans le cadre de l'économie du savoir ? Est-il trop subjectif pour être utilisé dans le cadre de recherches à caractère socio-économique ? En fait, le concept de qualité de vie est-il utile ? R. Florida et les « vendeurs » de villes accordent une importance capitale à la qualité de vie sans pour autant faire la preuve que les entreprises et les cerveaux y sont préoccupés. Pire, on ne la définit pas clairement. Les magazines populaires et les études de *think tanks* ne le font guère non plus. En fait, il s'agit bien souvent du taux de criminalité urbaine. Sachant que la plupart des firmes en haute technologie nord-américaines sont localisées en banlieue des régions urbaines, on se demande pourquoi attarder autant d'importance à la criminalité puisqu'elle y est largement plus faible qu'au centre. Bref, il est temps de préciser ce dont on parle et de savoir comment les talents et les entreprises du savoir définissent la qualité de vie.

En second lieu, il semblerait, d'après R. Florida et ces confrères, que villes du savoir « gagnantes » seraient celles ayant une vie culturelle et artistique trépidante, une population tolérante envers les minorités raciales, ethniques et les homosexuels. Les travaux de M. Polèse et R. Tremblay (2005) indiquent, entre autres, que les villes du savoir nord-américaines, ayant la plus forte proportion d'emplois dans le domaine des services professionnels, scientifiques et technologiques, ne sont pas celles ayant le plus fort pourcentage d'immigrants. De plus, l'étude de R. Tremblay *et al.*, (2006) sur la localisation des entreprises du savoir dans la banlieue montréalaise de Laval nous apprend que les talents accordent peu d'importance à ces dimensions de la vie urbaine. Ce qui les attire d'abord et avant tout dans une entreprise c'est la qualité des laboratoires de recherche.

Troisièmement, qui sont les talents, ces travailleurs hautement scolarisés ? Comment peut-on les définir aux plans socioprofessionnels, démographiques, etc. ? Quelles sont leurs principales préoccupations sur le plan personnel et professionnel et est-ce que ceci correspond aux stratégies des acteurs municipaux et autres ? Pour R. Florida, les talents représentent un travailleur américain sur trois. Est-ce réaliste ? Pour d'autres, il s'agit des détenteurs de doctorat en sciences et en génie. Est-ce trop étroit comme définition ? Il serait illusoire d'imposer une définition universelle. Par contre, si on parvient à mieux comprendre leur style de vie, on pourra mieux saisir leur perception de la qualité de vie, ce qui les pousse à travailler et à vivre dans une ville, voire même une banlieue, plutôt qu'un autre. D'ailleurs, les talents sont-ils attirés par les villes *cool*, comme le prétendent certains chercheurs et ceux qui soutiennent les théories floridiennes ? Préfèrent-ils les plus grands centres urbains ? Les talents souhaitent-ils vivre au centre des villes ? Refusent-ils de vivre en banlieue ? Considéreraient-ils résider en milieu rural ?

Bref, les travaux issus de notre chaire de recherche du Canada sur les villes du savoir offriront aux chercheurs et praticiens du territoire des modèles théoriques et méthodologiques d'analyse quantitative et qualitative de la compétitivité économique, sociale, culturelle et environnementale des villes du savoir. Ce travail permettra aussi d'approfondir les cadres théoriques d'analyse des facteurs de localisation, économiques, sociaux, culturels et environnementaux des talents. Nous supportons entièrement l'opinion de R. Rogerson (1999), qui considère que les chercheurs ne doivent pas déterminer ce qu'est une « bonne » qualité de vie pour les talents, mais plutôt en connaître leurs perceptions. Selon nous, R. Rogerson a parfaitement identifié le problème majeur des théories et classements sur les villes du savoir, leur performance, leur qualité de vie, etc. : ils reposent presque exclusivement sur des données de recensements et autres indicateurs statistiques (Tremblay, 2004a, 2004b ; Polèse et Tremblay, 2005). Les théories et méthodes que nous

envisageons de proposer par le biais de notre chaire, viseront à élargir la perspective trop étroite et à courte vue des classements populaires et recettes magiques.

## Bibliographie

- CASTELLS (M.), HALL (P.), 1994. – *Technopoles of the World*, Routledge, Londres, 347 p.
- DEVOL (R.), 1999. – *America's High-Tech Economy. Growth, Development, and Risks for Metropolitan Areas*, Santa Monica, Milken Institute, 187 p.
- FLORIDA (R.), 2002. – *The Rise of the Creative Class*, New York, Basic Books, 428 p.
- , 2005. – *The Flight of the Creative Class*, New York, Harper Business, 521 p.
- GERTLER (M.) *et al.*, 2002. – *Competing on Creativity*, Toronto, Institute on Competitiveness and Prosperity, University of Toronto, 42 p.
- GOTTLIEB (P.), 1995. – « Residential Amenities, Firm Location and Economic Development », *Urban Studies*, vol. 9, p. 1413-1436.
- KOTKIN (J.), 2000. – *The New Geography*, New York, Random House, 389 p.
- KOTKIN (J.) et SEGEL (F.), 1999. – *Digital Geography*, Indianapolis, Hudson Institute, 34 p.
- LANG (R.), 2006. – « The Sociology of the Creative Class », dans TREMBLAY (D.-G.), TREMBLAY (R.) (dir.), *La compétitivité urbaine à l'ère de la nouvelle économie*, Presses de l'Université du Québec, Québec.
- POLÈSE (M.), TREMBLAY (R.), 2005. – « L'économie du savoir et la manie des "rankings" : une analyse intégrée des villes canadiennes et américaines », *Géographe canadien/Canadian Geographer*, vol. 49, n° 2, p. 126-150.
- ROGERSON (R.), 1999. « Quality of Life and City Competitiveness », *Urban Studies*, vol. 36, n° 5-6, p. 969-985.
- ROY-VALEX (M.), 2006. – *La classe créative et la compétitivité urbaine : culture et économie et vices et versa d'une théorie*, Montréal, INRS Urbanisation, culture et société, coll. « Inédit », 33 p.
- SAXENIAN (A.), 1994. – *Regional Advantage: Culture and Competition in Silicon Valley and Route 128*, Cambridge, Harvard University Press, 334 p.
- TREMBLAY (R.) *et al.*, 2006. – « Qualité de vie lavalloise », Équipe de recherche sur les villes du savoir, document 1, 107 p.
- , 2004a. – « Revue des principaux classements des technopoles américaines », *Revue canadienne de sciences régionales/Canadian Journal of Regional Sciences*, vol. 27, n° 1, p. 121-134.
- , 2004b. – « Quelques mises en garde contre la classe créative de Richard Florida », *Urbanité. Revue de l'Ordre des urbanistes du Québec*, novembre, p. 43-44.
- WALCOTT (S.), 2002. – « Analyzing an Innovative Environment : San Diego as a Bioscience Beachhead », *Economic Development Quarterly*, vol. 16, n° 2, p. 99-114.

Cet article a été reçu le 24 avril 2006 et définitivement accepté le 2 octobre 2006.

